

suivant leur propre maxime, les renvoyant avec les mêmes espérances. Cela fait, il rejoignit l'armée.

Le maréchal d'Aumont avait passé la Lys à Estaires et parcouru la Flandre, à la grande épouvante des habitants, qui croyaient, d'après la route qu'il avait suivie, que son projet était d'assiéger Saint-Omer. Le comte s'appliqua à rassembler l'armée, qui avait été dispersée dans plusieurs places qu'on avait voulu couvrir. Au fait comme il l'était de l'état des choses en France, il ne croyait pas qu'il y eût rien à craindre : aussi, laissant dans chaque place la garnison ordinaire, il se mit à la poursuite de l'ennemi, suppléant, par l'avantage des positions et par la pelle et la pioche, à la supériorité de celui-ci. Laissant ensuite le mestre de camp général marquis de Molinguien pour tenir tête au maréchal d'Aumont, il alla se réunir avec quelques troupes au marquis de Sfondrato, général de l'artillerie, qui se trouvait en Flandre, et il assiégea Furnes, Bergues, Saint-Winox, Linck et Bourbourg, toutes places de grande importance par elles-mêmes et par la facilité qu'elles donnaient de recouvrer Gravelines et Dunkerque.

Pendant que le comte était occupé du siège de ces places, survint le mois de septembre, époque où finissait la minorité du roi de France. Le prince de Condé, qui n'avait pu auparavant arranger ses affaires au moyen de la paix, crut pouvoir mettre ce changement à profit pour s'emparer de la principale autorité du royaume à la cour aussi bien qu'à l'armée¹. Il visa à se faire un appui d'une alliance avec le roi d'Espagne, et dans ce but il résolut de quitter Paris, évitant ainsi de se trouver au couronnement du roi. Des lettres et des instructions qui avaient été interceptées lui avaient appris qu'on était d'intention de se saisir de lui et même de le tuer : de sorte donc que, tant dans l'intérêt de sa sûreté que pour travailler avec plus de liberté à la réussite de ses projets, il se rendit à, et de là il donna avis de sa résolution au comte de Fuensaldaña, en lui faisant savoir qu'il ratifiait toutes les conditions du traité fait avec M^{me} de Longueville, en ce qui concernait les prétentions de cette dernière sur la Champagne. Quant à Bordeaux, il résolut d'envoyer en Espagne M. de Lenet, qui conclut un

¹ « No habiendo podido antes establezer sus cosas por medio de la paz, creia hacerse dueño de la principal autoridad del reino en la corte y en las armas.... »

traité général où tout fut arrangé. Il ordonna à M. de Tavannes de se rendre avec ses troupes à Stenay, et lui-même il partit pour Bordeaux avec tous ceux qui voulurent le suivre. Le traité fut convenu avec M. de la Roca, et don Estebán de Gamarra, qui commandait les troupes du Luxembourg, reçut ordre d'opérer sa jonction avec M. de Tavannes et de lui prêter toute l'assistance dont il pourrait avoir besoin pour la sûreté et la commodité de ses troupes : ce qui eut lieu, et les principaux officiers de celles-ci s'occupèrent, dans des entrevues qu'ils eurent avec le comte, à distribuer les quartiers. La saison ne permettait pas de faire autre chose.

Le prince, étant à Bordeaux, put s'y former une armée à l'aide des moyens mis à sa disposition par l'Espagne ainsi qu'avec ses propres ressources. La cour envoya le comte d'Harcourt contre lui, et ne se croyant pas en sûreté à Paris, elle se retira à Poitiers. Le prince fit alors des instances au duc d'Orléans pour qu'il se déclarât en faveur de son parti, ainsi qu'il avait été convenu entre eux. En se prononçant dans ce sens, le duc et le parlement, qui fit la même déclaration, jugèrent à propos que le duc envoyât le duc de Nemours en Flandre, pour amener les troupes de là-bas à Paris avec celles qu'aux termes du traité on était tenu en Flandre d'y joindre¹, au nombre de 3,000 chevaux et 3,000 hommes d'infanterie. A l'arrivée du duc à Bruxelles, le comte de Fuensaldaña alla au-devant de lui avec toute la noblesse et le logea dans sa maison; après qu'il l'eut beaucoup régalé et fêté, pendant que les troupes se mettaient en marche, ils partirent ensemble pour Cambrai, dont on fit la place d'armes des deux corps de troupes. De là ils se dirigèrent vers Paris, pour s'assurer de la ville et dissiper le peu de forces que les Français avaient sur leurs frontières. Le prince de Ligne eut ordre d'entrer dans le Boulonais avec 3,000 chevaux et 2,000 hommes d'infanterie. Il y resta jusqu'au moment où le comte, sachant que les troupes du duc de Nemours étaient de l'autre côté de la Loire, lui ordonna de se retirer; lui-même il retourna à Bruxelles. Le duc de Nemours étant arrivé à Paris, le renfort de troupes qu'il amenait et qui se joignit à celles du duc d'Orléans commandées par le duc de Beaufort, lui permit ainsi qu'au parlement de se prononcer. Ils firent dire à la reine que comme,

¹ « A conducir estas tropas á Paris, y las que, conforme al tratado, se tenia obligacion en Flándes de juntar á ellas..... »

aux termes des édits portés d'accord avec le roi, il était interdit à quiconque n'était pas français d'intervenir dans les affaires publiques, ils ne pouvaient tolérer que le cardinal les eût toutes sous sa direction; qu'ils demandaient, par conséquent, qu'on le fit sortir du royaume et que la reine ne prit pas de mauvaise part qu'ils s'armassent pour leur sûreté.

Après son retour à Bruxelles, le comte songea à utiliser le loisir que lui laissaient les dissensions de la France, au profit de quelque grande entreprise. Comme la sécurité de la Flandre dépendait de la place de Gravelines, il avait toujours eu le projet de se ménager les moyens de s'en emparer, et c'était dans ce but que, l'année précédente, il avait attaqué et pris diverses places qui, par leur situation, servaient à la couvrir. Gravelines est située sur la rivière l'AA, à son embouchure dans l'Océan, qui en est si proche que la marée entre dans le fossé et inonde la plus grande partie de son circuit. Elle touche à la mer par le fort de Saint-Philippe flanqué de quatre bastions et communiquant avec la place par d'autres petites redoutes sur un canal qu'on fit dans le dessein de creuser un port. Ses fortifications sont les plus régulières et les mieux faites qu'on puisse voir; c'est enfin la place la plus forte de l'Europe. Par sa possession on fermait aux ennemis la porte pour la conquête de la Flandre, et l'on coupait la communication avec Dunkerque et Mardyck, qui étaient possédées par eux.

Tout fut disposé pour cette entreprise dans le plus grand secret. Non-seulement les ennemis, mais les amis mêmes, c'est-à-dire le quartier général de l'armée, ne se doutaient pas qu'on allait attaquer cette ville. L'une troupe après l'autre se rendait au point d'attaque sans rien savoir de leur marche réciproque, et tout le monde vint à la fois de divers côtés occuper au même moment ses positions.

CAMPAGNE DE 1652.

Le .. avril le comte prit son quartier sur l'AA, et l'archiduc à Bourbourg, ville distante d'une lieue et demie de l'armée; la ligne fut aussitôt tracée. Vainement M. d'Estrades, gouverneur de Dunkerque et de Mardyck, prit-il la résolution d'abandonner cette dernière place, qui est le port le plus important de la Flandre et que Jules César nomme *Portus Hircius*;

vainement fit-il passer la garnison de Mardyck dans Gravelines, par la négligence d'un capitaine qui commandait aux approches de la poterne : Mardyck fut pris, et, après vingt et une nuits d'attaque, on entra dans Gravelines même, dont la conquête avait coûté aux ennemis tant de temps, l'emploi de si grands moyens et des armées si nombreuses.

Avant que le comte partît pour aller occuper ses positions, il était convenu avec le duc de Lorraine que celui-ci, en conformité de ce que le duc d'Orléans avait demandé et ainsi que la chose avait été entendue entre lui et le Roi, irait le secourir avec son armée. Le duc de Lorraine reçut, à cette occasion, 200,000 écus; il se dirigea vers Paris sans rencontrer de résistance, car les troupes du roi de France étaient occupées au siège d'Étampes.

Dès que le maréchal de Turenne, qui commandait ce siège avec peu d'espoir, d'en venir à bout, eut appris l'arrivée du duc à Paris et qu'on faisait pour lui un pont sur la Seine, il marcha, sans avoir égard à l'infériorité du nombre de ses troupes, à la rencontre du duc. Des négociations s'étaient engagées entre la cour et ce dernier, lorsque, voyant que le maréchal de Turenne venait lui présenter la bataille, il résolut de sortir de France et de prendre la route de la Lorraine, manquant ainsi à la promesse qu'il avait faite au duc d'Orléans, son beau-frère, et à ce qui avait été stipulé à son égard avec le Roi, et n'en ayant pas moins reçu la récompense qu'il devait mériter par ses services pendant toute l'année.

Aussitôt que le maréchal de Turenne eut levé le siège d'Étampes, le prince envoya au baron de Clinchant et au comte de Tavannes, qui y commandaient, l'ordre de venir à Paris se joindre aux troupes du duc d'Orléans; mais le maréchal de Turenne, qui n'avait plus à s'occuper du duc de Lorraine, s'étant opposé à cette jonction, elle devint plus difficile et pourtant plus nécessaire, à cause des faibles moyens de défense qui restaient à la ville de Paris et du manque de vivres qu'elle commençait à ressentir, depuis que les postes qui commandaient les rivières lui avaient été enlevés. Le duc et le prince furent frappés du péril où se trouvaient leurs troupes, éloignées comme elles l'étaient de leurs personnes, ainsi que du danger qu'ils couraient eux-mêmes au milieu des murmures d'une

« ... Por descuido de un capitan que mandava en la surtida... »

population alarmée par les craintes d'une disette : c'est pourquoi ils envoyèrent demander au comte de Fuensaldaña d'amener toute l'armée à leur secours, faute de quoi ils déclaraient se trouver dans la nécessité d'en venir à un accommodement.

Cette nouvelle arriva au moment de la prise de Gravelines et lorsqu'on se demandait s'il fallait aller assiéger Dunkerque ou Arras. Le comte opta pour Arras, car il lui paraissait que, par la prise de Gravelines et de Mardyck et en bloquant avec la flotte le port de Dunkerque, tandis qu'on menacerait cette ville du feu de quelques forts élevés du côté de la terre, elle ne pourrait, située comme elle l'était au milieu de places ennemies, manquer de tomber. La chose avait été décidée ainsi, lorsque la nouvelle reçue de France fit changer cette résolution en celle de laisser simplement le blocus devant Dunkerque et de marcher avec toute l'armée au secours du prince et du duc d'Orléans à Paris, faisant d'un autre côté en sorte de ramener le duc de Lorraine à son devoir. Le comte devait être chargé de cette expédition pendant que l'archiduc veillerait au gouvernement et à la garde du pays. Il prit aussitôt les dispositions nécessaires pour une si longue route et une entreprise si importante. Au moyen de l'argent qu'il alla lever à Anvers et de celui qu'il obtint, en route, de la province de Flandre, on put donner un mois de solde à l'armée : on se procura quantité de chariots et de moulins à main, afin que, dans l'impossibilité d'emporter des vivres suffisants pour un si long voyage, les soldats pussent, à l'aide des moulins, utiliser ce qu'ils ramasseraient en campagne. L'armée se mit en route pour Cambrai, et le comte, après avoir pourvu aux éventualités de son absence, partit de Bruxelles pour la même destination, en compagnie de beaucoup de gentilshommes du pays et du capitaine de la garde du prince, qui était venu solliciter le secours.

Au Catelet, entre Ham et Saint-Quentin, le comte passa la Somme avec l'armée, prenant rapidement le chemin de Chauny, en intention de s'emparer de cette place, afin de s'assurer le passage de l'Oise. Là se trouvait le duc d'Elbeuf, gouverneur de la Picardie, qui était venu observer la marche de l'armée avec mille chevaux et autant d'hommes d'infanterie. Il s'opposa d'abord au passage de l'Oise près de Chauny, où l'on voulait jeter un pont : mais, un soldat allemand ayant trouvé un gué par où la cavalerie franchit la rivière, il dut se retirer, non à la Fère, comme il le pensait, car la route

avait été interceptée, mais à Chauny. On délibéra sur le point de savoir s'il fallait attaquer cette place. L'opinion des Français qui se trouvaient en assez grand nombre à la suite de l'armée était que cette attaque occasionnerait beaucoup de retard pour le secours que le prince attendait; mais on disait, d'un autre côté, que leurs objections venaient principalement de leur désir de voir épargner leurs amis et leurs parents. Sans s'y arrêter, le comte résolut l'attaque, et il réduisit, au bout de deux jours, la garnison à se rendre prisonnière. Les chevaux servirent à remonter ceux qui étaient à pied dans l'armée, et l'on s'avança jusqu'à l'Oise. Le duc de Lorraine s'y trouvait avec ses troupes. Par suite de la prière qu'il avait reçue du comte afin de se réunir à l'armée du Roi, il était venu, selon sa promesse, de Bar-le-Duc à Château-Porcien.

Le roi de France, voyant s'approcher l'armée espagnole, résolut d'abandonner les positions qu'il occupait sur la Loire et la Marne, en vue d'empêcher l'arrivée des vivres à Paris, et commanda au maréchal de Turenne de se rendre à Compiègne. Ce mouvement mit le comte dans un grand souci, quoiqu'il soulageât Paris en même temps qu'il tirait les princes d'embarras : en effet, comme il n'était pas sûr du duc de Lorraine et qu'il voyait Turenne marcher à sa rencontre, sans que le premier bougeât, il pensa qu'ils étaient d'accord, ainsi qu'on en avait déjà eu avis de plusieurs côtés. Le comte n'en cherchait pas moins à s'éclairer sur les desseins du duc, et il l'engageait à venir le rejoindre; mais celui-ci, tout en disant qu'il allait le faire, ne venait pas : c'est pourquoi le comte jugea convenable de se rapprocher davantage du duc avec l'armée, et il lui fit dire que, dans l'intention où ils étaient de venir au secours des princes avec quelques troupes, malgré la levée du siège de Paris, la route de la Champagne lui paraissait la meilleure à suivre, et que par ce motif il venait opérer sa jonction avec lui. Dès que le duc reçut la nouvelle de ce mouvement, il passa l'Aisne, la mettant ainsi entre son armée et celle du Roi, comme il l'avait laissée auparavant entre lui et le roi de France. Ce mouvement acheva d'accréditer les avis et les soupçons qu'on avait de l'intelligence du duc avec le maréchal de Turenne. Toutefois le comte crut devoir tenter une dernière épreuve pour sortir d'incertitude et prendre ses mesures en conséquence. Bien que sa résolution fût aventureuse, elle lui parut nécessaire. Il envoya donc le marquis de Molinguien, maréchal de camp général de l'armée, demander au

duc quelle était son intention définitive, en lui disant que lui, le comte, attendrait la réponse de ce côté de l'Aisne; que, s'il désirait se réunir au duc, c'était parce qu'autrement il ne se trouvait pas suffisamment en forces pour secourir les princes et qu'il devrait se retirer en Flandre, fort peiné du déplaisir avec lequel le Roi apprendrait combien peu le duc était attaché aux intérêts de sa maison et aux siens propres.

Le marquis partit du quartier général à midi et arriva à la nuit auprès du duc. Après lui avoir parlé et tâché de le convaincre, il rapporta sa réponse le lendemain matin. A deux heures avant le jour, le comte rassembla son armée et marcha toute la nuit sans s'arrêter; après avoir jeté un pont sur la rivière, il la passa avec toutes ses troupes, prenant position entre l'armée de Turenne et celle du duc, et il s'avança ainsi vers le quartier de ce dernier. Les vedettes et les serviteurs du duc lui donnèrent avis de cette approche. Ayant appris, sur la demande qu'il leur en fit aussitôt, que l'armée avait passé la rivière et était même tout près du quartier, il dit: « Il n'y a rien à faire; il s'agit d'être bon espagnol! » Après la réunion des deux armées, elles marchèrent à l'ennemi. Celui-ci s'étant retiré vers Paris, on convint que le duc, avec ses troupes, 3,000 hommes d'infanterie, 1,000 chevaux du Roi et 2,000 du prince, se joindrait à celui-ci: ce qui est bien contraire à ce que disent les historiens des guerres de France, que, pour des considérations d'État, on ne voulut rien faire pour servir et aider le parti. Au moyen de ce secours, le prince put avec ses troupes sortir de la ville de Paris, qui fut ainsi délivrée, et il entra en campagne si bien appuyé qu'il put non-seulement faire front au maréchal de Turenne, mais encore le serrer de si près contre Paris, après lui avoir enlevé trois positions successives, que personne ne croyait qu'il pût échapper: ce qu'il parvint à faire pourtant.

Après cette expédition, le comte partit pour la Flandre avec son armée, dans le dessein de mener à fin le siège de Dunkerque, qui, comme il est dit plus haut, était resté bloquée. On avait appris que le duc de Vendôme s'appêtait à aller secourir cette place, tandis que les dispositions qui avaient été prises en Flandre avaient plus d'apparence que de réalité, de manière donc que la ville pouvait très-bien recevoir du secours, si l'on ne se pres-

1 « No ai remedio; es menester ser buen español. »

sait pas d'achever l'entreprise : aussi le comte résolut d'attaquer, en s'entendant avec l'Angleterre pour que Blake reçût ordre de combattre la flotte française, si elle se présentait. C'est ainsi que se passèrent les choses, et Dunkerque fut enlevée, après huit nuits d'attaque¹, car les assiégés étaient affamés et si exténués de fatigue et de travail qu'ils ne purent résister.

Une fois le maréchal de Turenne sorti d'embarras, les négociations furent entamées par la cour avec le parlement de Paris en même temps qu'avec le peuple et le clergé. D'un autre côté, la mésintelligence se mit entre ceux du parti, au point que c'étaient les plus considérables d'entre eux qui poussaient aux tumultes populaires et à un accommodement avec la cour. Il en résulta que le prince et le duc de Lorraine se virent obligés de quitter Paris et de se retirer sur les frontières des Pays-Bas, pour procurer des logements à leurs troupes. Ils recommencèrent à faire au comte des instances pour qu'il rentrât en France et se joignit à eux. Quoiqu'il fût à peine convalescent d'une maladie qui l'avait fort affaibli, il accéda à leur prière et vint rejoindre le prince sur l'Aisne. Ils prirent ensuite successivement toutes les places situées sur cette rivière, à savoir : Château-Porcien, Reihel, Sainte-Menehould, Beaumont et Bar-le-Duc, ainsi que d'autres places entre l'Aisne et la Meuse, jusqu'à ce que, le temps étant venu de faire prendre des quartiers à l'armée, le comte, après avoir laissé le prince près de Stenay, passa dans les Pays-Bas avec les Espagnols, les Wallons et les Italiens.

Le cardinal attendait la séparation des armées, laquelle lui paraissait inévitable, non-seulement par la difficulté qu'il savait y avoir à se procurer des vivres, mais encore dans l'idée où il était que les Espagnols ne laisseraient pas si longtemps leurs frontières découvertes, et qu'on n'exposerait pas à la rigueur du temps et à la misère ces mêmes Espagnols et les Italiens qu'on avait tant de peine à tirer de chez eux. Profitant du mécontentement du pays, mal garanti contre les invasions des ennemis, il se mit, aussitôt que la retraite eut commencé, à rassembler toutes les troupes de France, et se rendit lui-même à l'armée avec celles qu'il put réunir à Liège. Il se porta alors à la poursuite du prince : celui-ci, vu l'infériorité de ses forces, se retira à Dampvillers. Le cardinal investit Bar, place de peu de résistance : les Lorrains qui s'y tenaient la firent toutefois si forte, qu'au

¹ Le 16 septembre 1652.

lieu de vingt-quatre heures, comme on le croyait, elle arrêta les assiégeants pendant huit jours. Le cardinal s'y fortifia. D'un autre côté, Sainte-Menehould fut mise en tel état de défense qu'on perdit la crainte de la voir attaquée dans la saison rigoureuse où l'on entrait. Clermont, Dampvillers et Stenay pouvaient encore l'être bien moins, de manière que le seul souci qu'on eût était de conserver Rethel. Quant à Château-Porcien, la faiblesse de cette place et le peu de commodité qu'elle présentait pour le logement des troupes faisaient qu'on n'y tenait guère.

Au sentiment du prince, la conservation de Rethel dépendait de ce que l'armée espagnole, au lieu de se retirer dans ses quartiers, se placerait sur la frontière de France. Le comte, étant du même avis, se dirigea avec l'armée du côté d'Avesnes, pour attendre le résultat du siège de Bar-le-Duc. L'ayant mené à fin, le cardinal se porta sur Rethel, pendant que le prince gagnait Aubenton. Le comte s'était avancé jusque-là avec l'armée royale; mais le temps qu'il fallut pour opérer la jonction des deux corps permit au cardinal d'occuper Château-Porcien, et il vint avec toute son armée prendre position près de Rethel, ne se persuadant pas que les Espagnols engageraient leurs troupes dans une bataille, au milieu d'une telle saison. Dès qu'il sut que la jonction avait eu lieu et qu'on marchait droit à lui, avec la résolution de secourir la place, il leva le siège et repassa en hâte la rivière à Château-Porcien. Le prince, désireux de faire un coup sur l'arrière-garde, prit 3,000 chevaux de choix et 1,000 mousquetaires, et fit la plus grande diligence pour atteindre les troupes du cardinal. Pendant ce temps, le comte avec le reste des deux armées alla s'emparer de Vervins. Le prince arriva lorsque l'armée du cardinal venait de passer la rivière, et, mettant son projet à exécution, il résolut d'attaquer la basse ville de Château-Porcien. Avec un renfort de 1,000 hommes d'infanterie qu'il tira de Rethel, il s'y prit si bien que la nuit même il y pénétra et tailla en pièces quatre régiments que les ennemis avaient laissés à la garde du pont. Celui-ci fut brûlé, et le prince alla rejoindre l'armée. Malgré les terribles orages qui étaient survenus et avaient fait croître les eaux des rivières au point de les rendre infranchissables, il trouva Vervins occupé par le comte. Il en résultait le grand avantage de pouvoir laisser une garnison dans cette place et de faire profiter l'armée des vivres qui s'y trouvaient, car la crue de l'Oise, qui sépare les Pays-Bas de la France, s'opposait au passage des armées et des convois de vivres. Cet empêchement dura trois jours : les

armées purent enfin passer, et le prince prit le chemin du Luxembourg et de Stenay pour loger ses troupes, tandis que le comte divisa et envoya à leurs quartiers les autres qui en avaient grand besoin, puisqu'elles étaient restées en campagne depuis le mois de février de l'année 1652 jusqu'au même mois de l'année suivante.

CAMPAGNE DE 1653.

La rentrée tardive de l'armée dans ses quartiers et le retard apporté à l'envoi des secours d'Espagne furent cause que, dès le commencement de la campagne, les Français, qui s'étaient mis de bonne heure en mouvement, occupèrent Rethel avant que nous fussions en état de secourir la place. En effet les levées n'avaient pas pu être faites, et l'on n'avait pas réglé le service des subsistances pour la campagne. A la faveur de ces circonstances, les ennemis ne rencontrèrent pas de résistance; au bout de trois jours, le marquis de Persan sortit de la place avec la garnison, ayant capitulé aux conditions ordinaires.

L'armée se mit en campagne, avec toute la hâte possible, au nombre de 24,000 hommes, se portant aussitôt sur la frontière de France du côté de Guise, dans le but de s'opposer au maréchal de Turenne, qui commandait les Français. Il refusa d'en venir aux mains et, quittant la Somme, se porta sur l'Oise, de manière à occuper toujours des positions fortes et à empêcher qu'on ne lui coupât la route de Paris. L'armée espagnole continua de s'avancer et prit quelques points de faible défense, pour profiter des vivres qui s'y trouvaient. Les gentilshommes français de la suite du prince, trompés par ce que leur mandaient leurs correspondants, qu'à Paris il n'y avait personne qui, pour se soulever, n'attendit l'arrivée de notre armée et qu'il importait de s'avancer en hâte, engagèrent le prince à presser le comte à cet effet. Mais celui-ci envisageait autrement les choses. Il objecta au prince que les ressources dont on disposait étaient bien faibles, et que le pays ne pourrait consentir à ce qu'on les épuisât pour tenter une entreprise en France, lorsque l'ennemi occupait tant de places dans les Pays-Bas mêmes, à leur grand désavantage. Il proposa au prince de l'aider plutôt à assiéger Arras, dont la prise serait si importante, lui offrant, s'il y consentait, de lui céder Mouzon, qu'on avait conquis l'année précédente, et qui, par sa situation sur la Meuse, à deux lieues de Stenay,